

Jouvence

Ian Mandeville était encore abruti par le voyage et le décalage horaire.

San Jose. Deux heures de route pour aller à San Francisco. Ensuite, un vol interminable vers Paris. Paris-Marseille enfin. La descente de l'avion. Le choc de la température. Trente-cinq degrés et un mistral bouillant. Monter dans la voiture. Mettre la clim à fond et enfin sentir un filet d'air frais. Ian Mandeville n'avait plus le courage d'entreprendre ces voyages devenus trop longs avec leurs interminables contrôles et retards.

Enfin, l'Europole d'Aix. Des bâtiments « hitech » perdus dans la garrigue. Joli concept mais tellement « californien ». Ian eut un sourire en coin. Il lui arrivait de ne plus croire en tout cela.

Les bureaux de la compagnie Geron France sont nichés là entre deux bouquets soigneusement agencés de pins maritimes.

Geron France, filiale de Geron Corporation, San Jose. Société pharmaceutique spécialisée dans le développement de molécules destinées à allonger la vie humaine. Grands espoirs, gros business.

Ian Mandeville entra un code à la porte d'entrée. Les bureaux étaient bien clairs et rendus silencieux par une épaisse moquette. L'air était frais, la climatisation était discrète. Aux murs, des photographies de paysages où le vert domine. Ici et là, des plantes aux feuilles grasses. Bien soignées. Pas une feuille jaune ne pend, pas une feuille morte abandonnée au pied des pots. Ici, la vie était partout omniprésente. Même et peut-être encore plus chez

ces jeunes filles que Ian croisa en arborant un sourire, le sourire « Geron Corporation », le sourire de la jeunesse.

— Bonjour, Monsieur Mandeville, disaient-elles avec ce respect fugace qu'ont les jeunes gens pour cet homme de soixante ans qu'elles savaient être dangereux.

Car Ian Mandeville est un Grand Enquêteur.

Ian entra dans un grand bureau vide. C'était le sien quand il venait ici en France. Une table, un ordinateur du dernier cri. Une seule connexion sécurisée avec le siège à San Jose.

Il fallait travailler maintenant. Il sortit un pilulier minuscule de sa poche, en retira trois cachets jaunes qu'il avala d'un coup. Amphétamines en gélules hydrolysées. Effet immédiat et garanti. Ian ferma les yeux. D'ici quelques minutes, il aurait retrouvé sa jeunesse et son invulnérabilité. Après quelques instants de repos, il alluma l'ordinateur. Il passa son doigt sur la reconnaissance d'empreintes digitales.

« Bonjour, Ian » dit l'écran. La liaison est automatique avec San Jose. Déjà, une fenêtre s'incrusta dans l'écran. Un visage souriant apparut.

— Salut, Pat ! dit Ian.

Pat est le bras droit de Laure Zoloth. Le Docteur Laure Zoloth est la directrice de recherche de la Geron Corporation. Elle enseigne aussi à la Stanford Medical School et à l'Université de Santa Clara. Une femme hors du commun. « Futur Prix Nobel » pensa Ian.

— Salut, Ian. Fait un bon voyage ?

Pat aussi est une femme hors du commun. Ils l'ont repérée sur les bancs de l'Université quand elle avait seize ans. Il y avait un cours sur le Resveratrol, cette molécule que l'on trouve en abondance dans la peau du raisin et qui est à l'origine du « French Paradox », théorie destinée à expliquer pourquoi les Français vivent plus longtemps que les autres, tout en buvant du vin rouge et cuisinant à l'huile d'olive. À la fin du cours, Pat s'était levée, s'était

approchée du tableau et s'était mise à écrire des réactions chimiques créant des dérivés plus légers et plus efficaces. Ils avaient payé ses études et engagée immédiatement. « Ils ». Hans-Hellmut et lui, quand ils étaient encore à la tête de la compagnie. Maintenant, Hans-Hellmut s'était retiré. Ou plutôt « volatilisé ».

La compagnie s'était développée. Elle avait fait des découvertes étonnantes sur le prolongement de la vie, avait levé de gigantesques capitaux et investi dans des outils ultra-sophistiqués. Mais Hans-Hellmut et Ian n'en étaient plus les patrons. Il y avait maintenant des jeunes loups et des jeunes louves qui parlaient de giga-dollars, de « gross profit margin » et de « return on asset ». Hans-Hellmut, l'Humaniste, s'était alors retiré. Ian était resté. Comme ça, par habitude.

Il avait dû se perdre dans ses réflexions car la voix de Pat lui parvint à nouveau, avec un zeste d'impatience :

— Fait un bon voyage, Ian ?

— Oui, Pat, merci, un peu long peut-être.

Il devina sur le visage de Pat une ombre de réticence. Il en rit tout seul. Il devina les pensées de Pat : « trop vieux... » « trop fatigué » « usé »...

Les amphétamines faisaient maintenant plein effet. Il se mit à cliquer à toute vitesse dans les répertoires, sur les icônes de l'ordinateur.

— Ces dossiers, ils sont chargés ? demanda-t-il à Pat.

Sa voix était redevenue impérieuse et jeune.

— Comme d'habitude, mon chou, tu sais que j'ai tout préparé.

Pat connaissait maintenant Ian depuis dix ans. Elle se souvenait de cet homme anodin qui lui avait un jour posé dix questions et puis lui avait tendu un contrat.

« Resveratrol ? » Avait-il demandé quand elle eut terminé sa démonstration au tableau.

Et elle avait répondu à toute vitesse :

— Trans-3,5,4_trihydroxystilbène, polyphénol que l'on retrouve dans la peau des raisins rouges, des framboises et du Hu Zhang, accroît la stabilité des génomes par compactage de l'ADN... et augmente la durée de vie des êtres vivants.

Il avait posé d'autres questions. Elle avait seulement hésité lors de la dernière.

— Pourquoi augmenter la durée de vie des êtres vivants ? avait-il demandé.

Elle avait hésité.

— Je ne sais pas, avait-elle fini par dire. Et Ian avait souri. C'est à ce moment qu'il a sorti un contrat de sa poche. Pat avait signé sans même le lire. Ça aussi, c'était nouveau. Avant, les gens demandaient à réfléchir, à consulter leur avocat avant de signer le moindre papier. Mais une nouvelle génération s'était levée ou mieux : avait été sélectionnée. Un peu comme on sélectionne les pigeons de compétition.

Ils s'étaient très souvent revus. Avaient même fait un bout de chemin ensemble. Cela lui donnait le privilège de l'appeler « Mon Chou ». Un jour, elle lui avait dit :

— Tu sais, Ian, tu n'es jamais là et quand tu es là, tu es comme absent... je ne veux pas vivre avec une ombre.

Ian devenait lentement une ombre. Quelque chose n'allait plus dans sa tête. Il avait répondu :

— Tu as raison, Pat, tu es jeune et belle et ton avenir est devant toi... et très long, probablement...

Il avait souri de cette manière ironique qui était sa signature à lui. Elle en aurait pleuré. Et puis, ils s'étaient simplement quittés. Pat gardait néanmoins pour Ian une affection intense et quand elle préparait ses voyages, ses enquêtes et ses dossiers, elle le faisait avec un engagement particulier. Elle avait évolué dans la Compagnie, était devenue quelqu'un d'important, avait des assistantes pour faire ce boulot. Mais pour Ian, elle le faisait elle-même comme dans sa jeunesse.

Maintenant, c'est Pat qui s'était perdue dans ses pensées. Ian savait à quoi elle pensait. Avec l'âge, il était devenu patient.

Il fit un peu de bruit avec l'ordinateur. Pat tressaillit.

— C'est OK ? demanda-t-elle.

— Il y a aussi les cartes, les adresses ?

— Ian, tu commences à oublier ?... Tu sais pourtant que tout est prêt comme d'habitude.

Ne jamais avouer que l'on est fatigué, pensa Ian. Même à Pat. Dans une entreprise comme la Geron Corporation, il faut être vif, alerte, dynamique, intelligent, compétitif, productif. La concurrence est très rude, disait le Conseil d'Administration. Être les premiers. Toujours. Que ce soit à San Jose ou à Aix-en-Provence. Partout dans le monde. « Mondialisation » et « Modèle Américain », tels étaient les mots-clefs du succès. Ian sortit machinalement le pilulier. Compta les gélules. Il y en avait assez. Il se massa les tempes. Parcourut les répertoires de l'ordinateur.

— Tout est OK, Pat, comme d'habitude. Je t'appelle demain.

Il lui souffla un baiser léger de son index. Elle répondit de même en faisant un clin d'œil. L'incrustation s'évanouit sur l'écran. Ian était seul. Par sécurité, il coupa la micro-caméra intégrée dans l'écran et puis, il se mit à travailler. Il était un virtuose du clavier et de la souris. Les fichiers s'ouvraient, se fermaient à toute vitesse. Des graphiques s'affichaient, Ian zoomait sur des points, cliquait sur les commentaires, ouvrait des bases de données, corrélait avec des points sur les cartes géographiques.

Au bout d'une heure, son rythme se ralentit. Il avait rassemblé les éléments principaux. Alors, il ouvrit des logiciels sophistiqués pour analyser les causes, les relations, les effets, les corrélations, les variances.

Un graphique apparut avec beaucoup de points noirs.

Et deux points rouges.

Voilà pourquoi il était venu. L'anomalie était sous ses yeux sous forme de deux points rouges sur un graphique.

Les mêmes que ceux qu'il avait déjà repérés à San Jose. Mais maintenant, les tests statistiques étaient irréfutables. Anomalies certaines. Possibilité d'erreur inférieure à un pour mille.

Un clic sur les numéros. Deux dossiers s'ouvrent. Le premier donne la biographie d'un centenaire. Banale. Le second n'est guère plus alléchant. Deux centenaires à l'est des Bouches-du-Rhône, dans une petite ville appelée Trets. Anomalie réelle ou hasard ? Ian Mandeville n'en peut plus de croire à des miracles, à de nouvelles découvertes dues au hasard, à des choses extraordinaires. Il en a trop vu dans sa vie, trop de choses simples à expliquer, trop d'arnaques aussi. Mais on lui a dit de vérifier. Les logiciels ont dit qu'il fallait vérifier. Des systèmes experts qui remplacent maintenant les hommes experts. Alors, il est venu ici, dans le Sud de la France.

« Encore des vieux qui ont oublié leur vraie date de naissance... ou qui ont bu du vin rouge et de l'huile d'olive toute leur vie... » pensa Ian. « French Paradox », cela faisait rire tout le monde, maintenant.

On avait frappé à la porte. Sans attendre la réponse, une jeune femme, grande et élancée, pénétra dans le bureau. Cheveux bruns, yeux gris.

— Ian ? souffla-t-elle d'une voix légèrement flûtée.

Ian la regarda. Il connaît Laura. Elle donne le vertige à tous les hommes et elle le sait. Il l'a rencontrée un mois auparavant lors d'une enquête à Mannheim. Elle a jeté son dévolu sur lui et il l'a laissée faire. Elle était ambitieuse. Elle n'avait pas l'intelligence exceptionnelle de Pat mais avait cet instinct de survie qui lui faisait reconnaître alliés ou ennemis bien avant les autres. Aujourd'hui, de son côté, elle le trouvait distant et désabusé.

Ian leva les yeux.

— Bonjour, Laura, toujours aussi belle, n'est-ce pas ?

La jeune femme n'était plus sensible à ces compliments. Elle savait faire la distinction entre une flatterie, une avance ou une simple manœuvre d'évasion.

— Ian, c'est moi ton poisson pilote pour cette enquête, dit-elle en s'appuyant nonchalamment sur le bureau.

Ian a compris. Laura serait l'« espion de San Jose », celui ou celle que l'on adjoint toujours à un Grand Enquêteur. Surtout quand ce Grand Enquêteur est Ian Mandeville.

— Super, souffla Ian, je te ferai signe.

C'était sans appel. Il venait de la congédier mais elle ne se vexa pas. Rien ne la vexa, d'ailleurs. Jamais. Elle était au-dessus de cela, au-delà. Elle suivait son chemin comme tous les autres. Elle se leva, lui jeta un dernier regard et quitta le bureau.

Ian ne la regarda même pas, il était hypnotisé par les derniers résultats d'analyse. Tous concordait. Anomalie. Bon, il n'y avait plus rien à tirer des chiffres et des logiciels. Maintenant, il fallait aller sur le terrain et tirer cette affaire au clair. Et probablement découvrir qu'il n'y avait rien de spécial, qu'une donnée avait été mal enregistrée ou oubliée. Une donnée qui serait récupérée, digérée. Ensuite, le logiciel dirait : « c'est OK, ce n'est plus une anomalie, il y a une explication ».

Ian éteignit l'ordinateur. Il contempla longtemps l'écran noir. Il irait. Avec Laura. Il la connaissait. Il connaissait cette race de jeunes diplômés sans scrupule. Équipés d'une stratégie rationnelle et programmée. Il avait contribué à leur sélection. Il les avait formés ainsi. « Management contractuel et rationnel », c'est comme ça qu'il avait appelé cette nouvelle méthode de sélection et de développement des collaborateurs. Mais maintenant, il en avait peur. Peur de Laura surtout. Comme si elle était le prototype d'une nouvelle génération intelligente et insensible. En apprentissage permanent. À l'affût de tout nouvel algorithme, de tout ensemble de données.

Ian eut un ricanement amer. C'est lui-même qui avait dessiné ce profil.

Il se prit le pouls. Cent vingt-cinq. Les amphétamines faisaient maintenant leur effet maximum mais il n'en sentait pas vraiment le bénéfice.

Il se leva, quitta le bureau sous l'œil interrogateur de Laura et partit chercher deux cafés. En revenant, il lui en tendit un. Elle sourit avec ce charme irrésistible des femmes qui se savent belles.

— Bon, dit Ian, on boit le café et on part à la recherche de ces deux retraités soi-disant « anormaux ».

— On y va, Ian, on y va, répondit-elle joyeusement en remplissant son sac d'objets divers dont un PC Pocket qui faisait office de caméra, d'appareil photo, de portable, de liaison Wifi et aux autres modernités.

Ils quittèrent l'Europole d'Aix sous un soleil de plomb malgré l'heure déjà avancée de l'après-midi.

Ils arrivèrent assez rapidement dans la petite ville de Trets trente kilomètres plus loin. Trets est une petite ville médiévale dont les allées ombragées par des platanes centenaires contournent des vestiges de murailles antiques piquées de tours aux pierres patinées par les siècles. Une ville du sud de la France avec ce mélange paradoxal de jeunesse et d'antiquité. La maison de retraite était nichée au pied de la colline. Ils y furent reçus avec un brin de méfiance. Ils s'étaient présentés comme des cadres d'une des filiales de la Geron Corporation. Cette filiale s'occupait très officiellement de gérontologie afin de ne pas alarmer leurs interlocuteurs lors de leurs enquêtes mais souvent cela ne suffisait pas.

La directrice de la maison était une femme d'une cinquantaine d'années, alerte et autoritaire.

— Si j'ai bien compris, dit-elle, vous souhaitez interroger deux personnes de cette maison : Yves Bonneau et Jean-Marie Gattard ?

— C'est bien ça, répondit Ian.

La directrice avait été prévenue du motif de la visite. La chose avait été préparée : elle avait deux dossiers devant elle. Elle prit le premier.

— Pour Jean-Marie Gattard, les nouvelles ne sont pas bonnes. Sa santé n'a jamais été florissante. Il est décédé avant-hier et sa famille est venue chercher le corps.

— Où ça ?

— Dans un village en Haute-Provence. Je vous donnerai les coordonnées, si vous voulez.

— Vous avez un acte de décès ?

Elle parut surprise et presque choquée. Ian était tout sourire. Elle haussa les épaules, ouvrit le dossier et en tira une feuille qu'elle lui tendit. Ian parcourut le feuillet. Les informations étaient vraiment succinctes : nom, prénom, adresse, date du décès, nom des parents... très succinct. Évidemment, pas de motif du décès.

— De quoi est-il mort ? demanda Ian en rendant la feuille à la directrice.

— On l'a retrouvé un matin dans son lit. Arrêt cardiaque ou embolie : une belle mort.

— À cent trois ans, oui, c'est une belle mort... on peut voir le deuxième ?

— Oui, bien sûr, il vous attend.

La directrice les emmena dans un salon privé. Yves Bonneau était un très vieil homme. Cent huit ans, disait la fiche. Il était avachi dans un fauteuil roulant, une femme en blanc était assise à côté de lui.

— Je vous présente Norma, c'est elle qui s'occupe de lui.

La femme en blanc bougea la tête d'un mouvement bref. Laura lui tendit une main qu'elle accepta avec réticence. Ian fit de même. Il observa longuement l'infirmière. Ses yeux étaient emplis d'hostilité. Les gens étaient habituellement mécontents de ce qu'on dérange « leurs vieux » mais ici, l'hostilité était sensible et presque palpable.

Ian recula de quelques pas, regarda l'homme dans son fauteuil et puis demanda :

— Il dort ? Il nous entend ?

— Il nous entend, répondit la femme en blanc.

— Il peut parler ?

— Non.

Alors Ian s'approcha et prit les mains du vieillard. Ce dernier sursauta et durant un fragment de seconde, il ouvrit les yeux. Ian y vit une lucidité haineuse mais ce fut trop rapide pour en faire une certitude. Il tenait toujours les mains du vieillard. Belles, bien soignées, pas de taches de vieillesse. Étrange. Il finit par les lâcher, recula à nouveau et contempla l'homme.

— Il est là depuis combien de temps ?

Il y eut un long silence. Comme personne ne répondait, Ian tendit la main vers la Directrice. Elle lui remit le dossier.

— Depuis hier seulement... murmura Ian après avoir parcouru quelques feuilles.

— Et je vois qu'un médecin est passé... ajouta-t-il avec méfiance.

Il rendit le dossier.

Il fit un signe rapide de la tête à Laura. Elle manipulait le PC Pocket avec une grande dextérité. Ian se tourna vers la Directrice :

— Comment se fait-il qu'il soit là ? Et seulement maintenant ?

— Oh, vous savez, ça dépend des familles... ses proches ont dû juger qu'il n'était plus autonome.

— Mais à le voir ainsi, cela fait longtemps qu'il n'est plus autonome.

— Oh, cela peut arriver d'un coup.

Elle le prenait vraiment pour un imbécile.

— Je n'ai pas vu les résultats médicaux et sanguins dans le dossier.

— Ils sont confidentiels, vous le savez.